

à l'exception des femmes... ils assujettirent à l'impôt tous les artisans... les étangs, les lacs où on faisait la pêche, les mines de fer, les forgerons et les maçons. » Avec cela, derrière eux, la bande noire chinoise, sans compter les bons amis de Venise, qui arrivèrent bien vite, spéculait : « Ils s'emparèrent des mines de sel de Gogh et autres lieux; ils gagnèrent considérablement avec les marchands. » La bande noire trafiquait de tout; ils arrivèrent à spéculer sur la piété des soudards mongols chrétiens; les mercantis internationaux revendaient les livres de dévotion pillés par les reîtres musulmans, païens ou bouddhistes, à leurs camarades, les bons Turcs chrétiens nestoriens d'Almalik et du Kobi; toutefois, les Mongols épargnaient les ecclésiastiques, et n'exigeaient d'eux aucun impôt « parce qu'ils n'en avaient pas l'ordre du Khan », ajoute naïvement Guiragos, subissant déjà lui-même, sans s'en douter, l'influence du Yassak, « de la consigne ». On comprend sans peine l'appréciation caractéristique du fin observateur Plan Carpin : « Ne vous y fiez pas; ils commencent par donner de belles paroles; c'est à la fin qu'ils piquent¹. »

Pour les gens au nord du Caucase, Djébé avait fait provision de belles paroles. Les Kiptchak du Kouban, au bord de la mer Noire, les A-Sou (Alains) du Terek et de la Koura, au bord de la mer Caspienne, ne pouvaient se laisser surprendre, les Turcs Kiptchak surtout, en communication constante avec la haute Asie, par leurs fractions éparses sur la steppe depuis le Kouban jusqu'à l'Irtyche; ils savaient qu'il y avait maintenant un empereur de tous les Turcs, aux lieux saints de Karakoroum; ils savaient que cet empereur descendait de la Biche Miraculeuse, Alang Goa; comment l'auraient-ils ignoré, eux Turcs, quand l'Arménien Guiragos

1. Plan Carpin : « In principio sunt blandi, sed in fine pungunt », p. 637.

lui-même raconte que « le Tchinghiz Khan n'avait point été engendré de la semence d'un homme, mais qu'une lumière, partant de lieux invisibles, était entrée par le toit de la maison de sa mère, et lui avait dit : Conçois, et tu auras un fils qui sera le souverain du monde¹. » Depuis des siècles, tous ces hommes connaissaient la route ordinaire des invasions turques; leurs propres ancêtres l'avaient suivie. Les Mongols allaient venir; ils le savaient. Leurs bandes se rassemblèrent, Kiptchak, Alains, Tcherkesses que les Chinois appellent Sier-Ke-Su, Lesghiens qui sont les anciens Abares. Ils allèrent attendre les envahisseurs dans la plaine du Terek, sur la route ordinaire des steppes, comptant qu'ils viendraient par le nord. Avec stupéfaction, ils apprirent que ces Mongols avaient franchi l'infranchissable Caucase, et qu'ils arrivaient par le sud. Devant eux couraient les agents de Djébé, s'insinuant partout, répandant l'or à pleines mains, vantant la gloire nationale des Turcs : « Ils disaient aux Kiptchak : Vous êtes nos frères; les Alains sont un peuple étranger; il ne faut pas leur donner secours; c'est avec nous qu'il faut faire l'accord; et ils distribuaient des présents à tas². » Les Kiptchak hésitaient; ils étaient sensibles aux cadeaux et à la parenté, mais n'avaient pas reçu assez d'instruction pour comprendre la grande idée turque, et s'éprendre, tout de suite, de la gloire mongole. Djébé profita de leur hésitation, lança Souboutaï sur l'armée des Alains, des Circassiens, des Lesghiens, pendant que les Kiptchak atermoyaient, essayaient de traiter pour leur compte; les vieux escadrons mongols enfoncèrent cette cohue et la sabrèrent, puis coururent droit à la capitale, Terki sur le Terek, qui fut emportée d'assaut. Quand les Kiptchak, demeurés seuls en proie au militarisme administratif, virent timbrer leurs chevaux,

1. Guiragos. *Journal asiatique*, v^e série, t. II, p. 249.

2. Abou'lghazi, 121.

réquisitionner leurs moutons, emmener leurs jeunes gens à la corvée, enlever leurs fourrages, ils s'affolèrent. Trop faibles pour lutter, n'ayant pas de cités à défendre, car ils étaient tous nomades, ces Turcs réunirent ce qu'ils purent sauver, et s'enfuirent en masse vers l'ouest, chez leurs parents de la grande plaine du Don, les Kiptchak de la steppe, voisins des Russes. Crime impardonnable pour les Mongols, désertion. Il fallait ramener au troupeau ces brebis turques égarées, châtier les meneurs, punir les ingrats; sur ces entrefaites, on apprit qu'une certaine nation nommée Russe prenait les Kiptchak sous sa protection, et armait à force; à ces Russes-là, il était nécessaire de donner une bonne leçon, pour leur apprendre à se mêler de leurs affaires et à respecter les ordres de l'Empereur Inflexible, Pouvoir du Ciel. Souboutaï et Djébé marchèrent en avant, dans la direction du fleuve *Touna*, « le Don ». C'est sans doute dans cette marche qu'ils entendirent parler d'un autre fleuve *Touna*, « le Danube »¹, beaucoup plus loin à l'ouest, sur les bords duquel vivaient d'autres Kiptchak, et des Madjar ou Bachkir, qu'ils connaissaient bien, des peuples qui devaient appartenir au Kaan de tous les Turcs; on verrait à s'occuper de ces gens-là plus tard, à les mettre au pas, quand on aurait des instructions. En attendant, il fallait corriger les Russes, et ramener les Kiptchak de la première *Touna* dans la bonne voie de l'obéissance envers leur Père et Mère.

Dans cette marche extraordinaire, un détachement mongol fit le plus singulier crochet du monde; il s'en alla, hors de la direction militaire qui était le chemin le plus court du Kouban au Don, fila vers le sud, entra en Crimée, marcha sur *Soldaïa* (Soudak), où était le grand comptoir des Génois, ennemis des Vénitiens, saccagea l'établissement, puis revint

1. Les annales chinoises confondent fréquemment les deux fleuves *Touna*.

rejoindre l'armée. Si l'on remarque la protection constante que les Mongols ont accordée aux Vénitiens contre leurs rivaux Génois, si l'on considère que Maffeo, Nicolo et Marco Polo, arrivés à Pékin en 1274, avaient, certainement, été précédés par d'autres compatriotes¹, que dès 1256 — peut-être 1251 — leur aîné, André Polo, était établi à Soudak sous le protectorat mongol, si l'on réfléchit que dès 1235 les Mongols vendaient en masse des jeunes gens kiptchak aux Vénitiens qui les exportaient en Égypte comme recrues mamlouk, si l'on observe le soin minutieux que les Mongols ont apporté (1238 à 1241) à détruire la route commerciale du nord (par Kiev), sans rien toucher à celle du sud, assurant ainsi le monopole du trafic de la haute Asie à leurs bons amis de Venise, on aura la clef du mystère. Des recherches minutieuses dans les archives de Venise et de Gênes confirmeront peut-être une explication que je présente ici comme une simple hypothèse; parmi leurs agents chrétiens dans l'Occident, les Mongols n'en ont pas eu de plus dévoués, ni de plus discrets, que les trafiquants de Venise et les marchands arméniens.

Le chef kiptchak qui avait appelé les Russes à la rescousse s'appelle, dans leurs annales, *Kotian*, et *Koutan* dans les annales magyares. On reconnaît le mot turc *Kout*, « bonheur, pouvoir », sans pouvoir reconstruire le nom, car les Turcs, les Mongols et les Chinois n'ont pas daigné s'en souvenir. Il était le beau-père du prince de Galitch, Mstislav (Miecislav), et l'ami de deux autres Miecislav, celui de Kiev et celui de Tchernigov; les Chinois ne font mention que de ceux-là, qu'ils appellent le grand et le petit Mi-chi-sze-lao.

1. Marc Pol se vante d'avoir, avec son père, son oncle, un Allemand, et un Nestorien, construit des mangonneaux au siège de Sayan-Fou (1268-82), auquel il n'assistait pas. L'artilleur de ces mangonneaux ne serait-il pas un autre Vénitien entré au service mongol avant les Polo? Les chroniques chinoises parlent d'artilleurs qu'on fit venir de l'Ouest, de Perse, pour ce siège mémorable.

Toute la Russie de l'ouest était en armes; les contingents venaient de Kiev la grande, la riche et la sainte, de Smolensk, de Poultova, de Koursk, de Troubtehevsk. Les Volhyniens et ceux de Galitch arrivèrent par le Dniestr qu'ils descendirent sur mille bateaux, puis prirent la mer, et remontèrent le Dniepr jusqu'à l'île de Khortiza, en aval des fameux *porogs* ou rapides. Quatre-vingt-deux mille hommes s'y rassemblèrent, dit Karamzin ¹. L'un des Miecislav rencontra d'abord une reconnaissance mongole sur la rive gauche du Dniepr, lui courut sus, la vit fuir, et s'imagina qu'il avait battu toute l'armée. Djébé et Souboutaï promènèrent tranquillement ces innocents depuis le Dniepr, pendant neuf jours (disent les Russes; douze, disent les Musulmans), à travers les steppes, jusqu'à une position étudiée à l'avance, derrière la Kaleza, aujourd'hui Kalka, une petite rivière près de Marioupol. Quand ils les virent la rivière à dos, séparés en deux corps qui ne pouvaient pas se porter secours, ils tombèrent sur le corps le plus mal engagé, et l'écrasèrent; six princes, un fameux chevalier nommé Alexandre, soixante-dix nobles restèrent sur la place; du seul contingent de Kiev, dix mille hommes périrent. L'autre corps, sous Miecislav Romanovitch, se retrancha derrière ses chariots liés ensemble par des chaînes; il tint bon trois jours; un dernier assaut défonça l'enceinte, et tout fut massacré. Après la victoire, Souboutaï et Djébé coururent jusqu'au Dniepr (juin 1223). Est-ce là qu'ils reçurent des lettres de rappel, ou se décidèrent-ils eux-mêmes à retourner? Ils étaient sûrement en correspondance avec le Tchinghiz Khan, puisque les annales chinoises mentionnent un placet de Souboutaï, envoyé vers la fin de l'expédition, dans lequel il sollicite l'autorisation d'enrôler des Kiptchak, et de s'en former une compagnie de

¹ Karamzin, III, p. 530 et suiv.

gardes ¹. Les deux héros ramenèrent ce qui restait de leurs vingt-cinq mille par le nord; à Tsarytsin, ils franchirent le Volga, battirent les Saccasin — les Saxini ou Saxi de Plan Carpin, — puis étrillèrent les Bulgares de la Grande Bulgarie, sur la Kama, et se donnèrent l'agrément de passer sur le ventre à des Turcs Kankli établis de ce côté, et de tuer leur Khan, qui avait la fatuité de leur barrer le passage. Finalement ils revinrent par Imil, le Tchougoutchak actuel, et rentrèrent en Nan-Lou, au pays oïgour et mongol, à l'Ordou du Tchinghiz Khan. « Ils revinrent bien contents, dit naïvement Aboul'ghazi, le Khan approuva le rapport qu'ils lui firent et leur accorda de hautes récompenses. » Djébé, fourbu, mourut peu de temps après. Souboutaï survécut à tant de fatigues et de gloire. Les peuples étaient si bien réduits, sur le chemin, que Djoudji, parti d'Ourguendj, put aller, avec l'investiture de l'empereur, prendre possession en Kiptchak sans coup férir.

Le Tchinghiz Khan eût été le plus ingrat des hommes s'il n'avait pas apprécié, à sa juste valeur, le service que venaient de lui rendre ces deux étonnants serviteurs, Souboutaï et Djébé; comme un réseau d'acier, souple et tranchant, ils avaient entouré l'empire naissant, l'avaient protégé contre toutes les attaques, à l'ouest, au sud, au nord. A l'abri, derrière eux, le Tchinghiz Khan compléta la conquête, prépara l'assimilation de tous les pays où, depuis si longtemps, Perses et Turcs luttèrent ensemble, Iran contre Touran; cette fois, et pour longtemps, Touran l'emporta. Un moment, il y eut une furieuse révolte; sur le passage du champion héroïque de l'Iran, de Djelal Ed-Dine, les villes conquises, les peuples domptés, se levèrent en masse contre le « Maudit ». Ce retour offensif fut si terrible que dans la légende mongole et dans

¹ Biographie de Souboutaï, d'après Bretschneider, p. 74.

les annales chinoises, le sultan Mehemed n'est pas nommé, et qu'on lui substitue, en nom et en titre, *Djalildoun*, « Djelal Ed-Dine », et *Mie-li-ko*, « Melik ». D'abord, fuyant au Kharezm, au berceau de sa dynastie, Djelal Ed-Dine avait essayé d'organiser la résistance dans la capitale, Ourguendj; Turkane Khatoun désorganisa tout. Nessavi, écho fidèle des propos tenus autour de Djelal Ed-Dine, sans accuser formellement la Khatoun de trahison, assure qu'elle était en rapports avec les Mongols. Si le Tchinghiz Khan ne complota pas directement avec sa parente, il sut la compromettre par des intermédiaires. Le principal agent de cette perfidie fut un grand seigneur kharezmien, Bedr Ed-Dine, « qui suppléait à Otrar Safi el Akra, vizir du sultan dans le pays des Turcs¹ ». Après la prise de la place par les Mongols, Bedr Ed-Dine offrit ses services à l'Empereur Inflexible. Entre ce musulman et ce païen, l'intrigue fut ourdie. « Après avoir examiné et débattu la question sous toutes ses faces, les deux interlocuteurs s'arrêtèrent à la combinaison suivante. Bedr Ed-Dine allait écrire de fausses lettres au nom des émirs proches parents de la mère du Sultan [Kothb Ed-Dine]². » Un autre agent montra les fausses lettres au sultan Mehemed. Un grand personnage turc kharezmien rallié aux Mongols, le chambellan Danichmend, que Nessavi appelle « un des fidèles » du Tchinghiz Khan, proposait en même temps à Turkane Khatoun, au nom de l'empereur mongol, un partage en forme. « D'accord avec un certain nombre des émirs de votre fils, je vais, faisait dire le Tchinghiz Khan, marcher... sans rien entreprendre contre les pays qui sont placés sous votre autorité. Si vous acceptez cette combinaison, veuillez m'envoyer quelqu'un en qui vous ayez toute

1. Nessavi, p. 64.

2. Il s'agit, évidemment, de la mère du sultan Mehemed, de Turkane Khatoun. Nessavi, p. 64.

confiance et qui vous assurera de ma part l'abandon que je vous fais du Kharezm, du Khorassan et des contrées limitrophes au delà du Djihoun. — Pour toute réponse, Turkane Khatoun évacua en toute hâte le Kharezm, laissant sans défense tout le pays derrière elle. Le chambellan envoyé par Tchinghiz Khan... arriva au Kharezm au moment où l'on apprenait la fuite du Sultan... Cette nouvelle troubla profondément Turkane Khatoun, qui, dès ce moment, ne songea plus à embellir ses yeux avec du collyre;... elle rassembla les femmes du Sultan et ses jeunes enfants, et, après avoir réuni toutes les choses précieuses qu'elle pouvait emporter, elle quitta le Kharezm pour toujours¹. Au moment de partir, elle donna un ordre si contraire aux lois de l'humanité que les annales n'en ont jamais enregistré d'aussi barbare et qu'il restera comme un stigmate éternel au front du temps. S'imaginant que... l'autorité affaiblie serait bientôt reconstituée et que le lendemain de cette nuit sombre allait prochainement briller, elle ordonna de mettre à mort les princes prisonniers qui étaient en ce moment au Kharezm.² » Parmi ces détenus, otages plus ou moins suspectés de complicité avec le parti turc national et avec les Mongols, Nessavi nomme le sultan seldjoukide Toghrul, le prince de Balkh et son fils, le sire de Termiz, le seigneur de Ouakhch, les deux fils du seigneur de Sektak (Sighnak près d'Otrar en Turkestan), tous personnages fieffés dans les Marches. Ce sont là, sans doute, les émirs compromis dans les fausses lettres écrites par Bedr Ed-Dine, et montrées au Sultan.

On a vu qu'elle dut capituler dans son château d'Ilal. Nessavi raconte l'histoire lamentable de l'expiation. Jusqu'au dernier moment l'altière princesse poursuivit Djelal Ed-Dine de sa haine. Un ami de Nessavi, Bedr Ed-Dine Hilâl,

1. Nessavi, p. 65, 66.

2. *Id.*, p. 66.

voulait la sauver malgré elle. « Il m'a raconté lui avoir dit : Allons, fuyons ensemble et réfugions-nous auprès de Djelal Ed-Dine... Sans cesse nous recevons des nouvelles qui nous font connaître sa valeur, son immense autorité, l'accroissement de ses domaines. » Le sang des Kiât Bordjiguène resta indomptable : « Jamais! répondit-elle, plutôt périr! comment m'abaisserais-je à accepter les bienfaits de ce fils de *Aï Djidjak*¹, et à vivre sous sa protection quand j'ai eu deux fils!... Je préfère encore demeurer captive auprès de Tchinghiz Khan et y supporter la honte et les humiliations². » Elle but toutes les amertumes; elle eut faim. « Bedr Ed-Dine me disait encore que l'existence de Turkane Khatoun, si luxueuse autrefois, était devenue si misérable qu'elle venait parfois assister au repas de Tchinghiz Khan pour emporter de quoi se nourrir durant quelques jours³. » Une seule tendresse faisait encore battre ce cœur d'acier; c'était un enfant, Kamadji Khan, le plus jeune fils du Sultan, qu'on lui avait laissé. « Elle avait pris cet enfant en grande affection; il était sa consolation aux jours de misère et d'adversité et aux heures de contrariété et d'affliction. Un jour qu'elle était en train de peigner cet enfant, et qu'elle disait n'avoir jamais de sa vie éprouvé une angoisse aussi vive qu'en ce moment-là, un des bâtards du prince vint la trouver et lui dit que Tchinghiz Khan demandait qu'on lui amenât Kamadji. C'était la dernière fois qu'elle devait le voir. » Elle traîna encore quelques années sa triste vie, puis son petit-fils, qu'elle haïssait tant, mort, elle aussi disparut : « Durant le règne de Djelal Ed-Dine, on recevait de ses nouvelles, mais depuis cette époque, je ne sais quel sort la Fortune lui a réservé⁴. »

1. *Aï tchitchek*, en turc.

2. *Nessavi*, p. 69.

3. *Id.*, p. 70.

4. *Id.*, p. 69.

Pendant que les Mongols conquéraient, place par place, Ourguendj en Kharezm (1220)¹, le Badakhchan et le Ouakhan (1221), Balkh, Nichapour, Merv (1221), où ils détruisirent le tombeau du grand Khalife Haroun-Al-Rachid — peut-être pour faire plaisir aux manichéens, aux hérétiques chiites et aux nestoriens, — Djelal Ed-Dine, profitant de l'éclaircie entre le passage de Djébé et l'arrivée de l'armée d'occupation mongole, rassemblait ses fidèles, traversait le sud de la Perse, ralliait les Atabek, et soulevait le pays de Gazna sur le flanc des Mongols, à portée de leur ligne de communication au sud. Pour Dieu et pour le roi légitime, les Musulmans se levèrent en masse; à Merv, à Balkh, les garnisons mongoles furent massacrées. Djelal El-Dine était maître de Gazna, de Kaboul, de l'ancien empire du grand Mahmoud. Les montagnes d'Hindou Kho, des places fortes comme Talekane, comme Bamiane, le couvraient au nord; au sud, la Perse était à lui.

La meilleure source que nous avons sur le mouvement de Djelal Ed-Dine est l'histoire de sa vie, écrite par le châtelain de Nessa, son ami, son secrétaire et son compagnon d'armes. « Aussitôt que le Sultan eut rendu son âme à Dieu et eut

1. La lutte fut vive à Ourguendj; à court de pierres pour leurs mangonneaux, les Mongols scièrent les mûriers qui entouraient la ville, et taillèrent des boulets dans leurs troncs centenaires. La place prise, ce furieux moine, Nedjm Ed-Dine, qui avait si rudement sermonné le sultan Mehemed, se rua dans la mort; il pouvait fuir; Djouveïni et les ralliés aux Mongols assurèrent même qu'on lui offrait quartier à son gré : « Je dois subir ici le martyre, répondit-il, et je n'ai pas la permission de m'éloigner... Debout, au nom de Dieu! Nous allons combattre dans la voie de Dieu!... Il se revêtit de son froc, se ceignit les reins et remplit de pierres les deux côtés de sa robe qui était ouverte sur la poitrine... Lorsqu'il se trouva en face des infidèles, il leur jeta les pierres qu'il portait, jusqu'à ce qu'il ne lui en restât plus une seule. Les infidèles firent pleuvoir sur lui une grêle de flèches; une d'elles atteignit sa poitrine bénié; il l'arracha et la jeta loin de lui. Il recula alors, et, au moment de mourir, il saisit la mèche de cheveux d'un infidèle avec tant de force, qu'il fut impossible de faire lâcher prise à la main et que l'on fut obligé de couper la touffe de cheveux. » (Djami, cité par Schefer, dans *Riza Qouly Khan*, p. 143.)